



# Basile de Césarée et Grégoire de Nazianze. L'homme d'Eglise et le poète

Marie-Hélène Congourdeau

## ► To cite this version:

Marie-Hélène Congourdeau. Basile de Césarée et Grégoire de Nazianze. L'homme d'Eglise et le poète. Christus, 2006, 209, pp.58-66. hal-00693532

**HAL Id: hal-00693532**

**<https://hal.science/hal-00693532>**

Submitted on 7 May 2012

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Basile de Césarée et Grégoire de Nazianze. L'homme d'Église et le poète

*« Quant à moi, Grégoire, à moitié mort et amputé d'une moitié, arraché à cette grande union et traînant une vie douloureuse dont la course est brisée, comme il est naturel après une telle séparation, je ne sais où j'aboutirai privé de la direction d'un homme dont je reçois encore maintenant avertissements et corrections dans des visions nocturnes quand il m'arrive de m'écarter du devoir. »*

Ainsi s'exprime Grégoire de Nazianze vers la fin de l'Eloge funèbre qu'il prononça en 382, trois ans après la mort de Basile de Césarée. L'amitié entre Basile et Grégoire est si fameuse qu'on les fête ensemble, le 2 janvier. Elle ne fut pourtant pas sans orages, au point que des historiens ont pu la mettre en doute. Il semble indispensable, pour avoir une vue plus exacte de leurs relations, de remonter aux sources. Or là apparaît toute l'étrangeté de cette amitié : sur les rapports entre les deux hommes, nous disposons, de la main de Grégoire, de deux poèmes autobiographiques et de quatorze lettres à Basile, et de celle de Basile, de six lettres à Grégoire. La dissymétrie est d'abord dans les sources, et il faut garder cela présent à l'esprit. Ce n'est pas parce que Grégoire s'exprime davantage qu'il nous faut accuser Basile de sécheresse de cœur. Nous n'avons finalement que le point de vue de Grégoire, nous ne connaissons pratiquement rien des sentiments de Basile, moins expansif mais peut-être pas moins aimant, et nous ne devons pas oublier que c'est par les yeux de Grégoire que nous pouvons connaître les sentiments qui les unissaient. Mais il faut aller plus loin : cette dissymétrie des sources exprime peut-être une autre dissymétrie, celle qui existe entre une amitié humaine, certes la plus délicate qui soit, et une amitié spirituelle, toute orientée vers le service de Dieu.

## Naissance d'une amitié

Basile et Grégoire sont compatriotes : tous deux natifs de Cappadoce, ils fréquentent le *grammatikos* de Césarée, mais c'est à Athènes que leur amitié s'épanouira. Grégoire est arrivé le premier, en 350, dans la cité prestigieuse qui attire les étudiants de tout le pourtour de la Méditerranée. Au fait des coutumes estudiantines (il les a sans doute subies lui-même), il fait en sorte d'éviter à Basile le « bizutage » traditionnel. Animés par une passion commune pour les lettres et la philosophie, les deux Cappadociens deviennent vite inséparables, d'autant plus qu'ils se sont découvert un autre point commun, qui les distingue de la masse des autres étudiants : la foi au Christ. Grégoire décrit avec ferveur cette période athénienne dont il gardera toute sa vie la nostalgie. Ainsi écrit-il vingt ans plus tard, alors que les nuages s'amoncellent dans le ciel de leurs relations :

*"Avec lui je partageais études, logement et réflexions.  
Et si un peu d'emphase m'est permis,  
Nous formions un couple qui ne passait pas inaperçu en Grèce.  
Tout était commun entre nous, nous n'avions qu'une âme  
Qui liait nos deux corps séparés.  
Ce qui nous avait particulièrement réunis,  
C'était ceci: Dieu et le désir des biens supérieurs.  
En effet, dès que nous parvînmes à être assez hardis  
Pour exprimer ce qu'il y avait jusqu'au fond de nos cœurs,*

*Ce désir resserra le lien qui nous unissait,  
Car l'identité de vues est une garantie de l'union. "*

Plus tard encore, méditant sur sa propre vie, après la mort de Basile, il regrette encore la force et la délicatesse de leur relation d'alors, évoquant leur émulation commune

*« pour déterminer celui qui aurait personnellement non pas la première place, mais le moyen de la céder à l'autre, car nous faisons nôtre la réputation de l'autre. On eût dit chez l'un et chez l'autre une seule âme pour porter deux corps. (...) nous étions l'un dans l'autre et l'un aux côtés de l'autre. »*

La force de cette amitié, l'ascendant de Basile, l'enthousiasme de Grégoire impressionnent leurs condisciples. Les deux amis dominent le petit monde étudiant de l'époque.

*"Nous avions autant de professeurs qu'il y en avait à Athènes, et ... autant il y avait de professeurs, autant il y avait d'endroits où on nous écoutait ensemble et où on parlait de nous."*

Lorsque, leurs études achevées, ils se préparent à regagner la Cappadoce, on cherche à les retenir ; étudiants d'excellence, ils feraient d'admirables professeurs. Basile ne se laisse pas détourner de ses projets. Grégoire, plus influençable, se laisse fléchir : Athènes le tient au plus profond du cœur. Il reste et regarde partir son ami.

Cette séparation, la première, provoque un véritable ébranlement chez Grégoire. L'absence devient vite insupportable.

*"La chose, avant l'événement, n'était pas croyable: c'était comme le partage d'un corps coupé en deux et la mort des deux parties, ou comme la séparation de deux bœufs nourris ensemble et compagnons de joug, mugissant lamentablement l'un après l'autre et ne supportant pas l'éloignement. En vérité, je n'eus pas à subir trop longtemps mon malheur, car je n'ai pas supporté de me donner davantage en spectacle pitoyable et de rendre compte à tout le monde de notre séparation. J'étais resté à Athènes pendant une période qui n'était pas considérable quand le regret me transforme en un cheval homérique: je brise les entraves de ceux qui me retenaient, et je galope à travers champs: j'allais retrouver mon condisciple."*

## **Une amitié mise à l'épreuve**

Regagner la Cappadoce ne suffit pas à faire revivre la communion perdue. Alors que Grégoire vibre encore au souvenir des délices athéniennes, Basile s'est mis au travail : l'Eglise a besoin de pasteurs, pas de poètes. Il a des projets sur Grégoire : tous deux vont inventer une nouvelle forme de vie ascétique, sur le modèle des fraternités d'Eustathe de Sébaste. Mais alors que Basile conçoit déjà en son esprit les futures règles monastiques qu'il rédigera plus tard, Grégoire cherche à recréer dans cette expérience de vie commune le rêve athénien d'une vie à deux vouée aux lettres et au Christ. Déjà les deux amis ne sont plus sur la même longueur d'ondes. Grégoire s'en aperçoit bien vite et ce sont les premières désillusions.

*"Voilà ce qu'étaient devenus Athènes, les travaux littéraires communs,  
ces vies qui partageaient même toit et même foyer,  
cet esprit unique, au lieu de deux, en deux personnes, ce miracle de la Grèce,  
ces mains engagées à rejeter loin le monde,*

*à mener une vie en commun pour Dieu,  
à consacrer notre parole au seul sage qu'est le Verbe!"*

Malgré les hésitations de Grégoire, qui se doit à son père l'évêque de Nazianze, bien heureux d'avoir désormais son fils près de lui pour l'aider dans sa tâche, les deux amis tentent un essai de vie commune dans un monastère de la province du Pont, en se donnant pour objectif d'éditer un florilège de textes du théologien qu'ils admirent tous deux, Origène. C'est l'entreprise de la *Philocalie*. Comme de la vie étudiante à Athènes, Grégoire gardera de cette courte expérience un souvenir attendri. Lorsqu'il l'évoque peu après dans une lettre à Basile, toute son affection ressurgit :

*« Car c'est toi que je respire plus que l'air, et je ne vis que dans la mesure où je suis avec toi, soit effectivement, soit, quand tu es absent, par le souvenir. »*

Pourtant la crise n'est pas loin. Grégoire, qui doit s'occuper de ses parents vieillissants, rejoint Nazianze où il est ordonné prêtre en 362. Basile aussi est prêtre : si la distance entre Nazianze et Césarée les sépare, du moins sont-ils tous deux attelés au même labeur.

*« Nous pouvons l'un à l'autre, mieux que quiconque, nous rendre sincèrement témoignage que nous chérissions la philosophie qui va à pied et qui reste tout en bas »,*

écrit-il à Basile. .

Suit une période de soucis pour Grégoire, entre les tracasseries du ministère, la politique anti-chrétienne de leur ancien condisciple d'Athènes, l'empereur Julien l'Apostat (361-363), et les pratiques contestables de son frère Césaire qui meurt en lui laissant sur les bras un procès pour dettes.

Mais le pire est à venir. Basile vise la succession de l'évêque de Césarée. Grégoire en est meurtri, car son ami semble vouloir quitter le sentier crotté où la philosophie « chemine à pied » pour monter sur un coursier. D'autant plus que Basile, pour être sûr de l'avoir pour allié dans cette entreprise, le fait venir à Césarée en usant d'un stratagème (se méfie-t-il de la pusillanimité de son ami ?) : il feint d'être malade. Grégoire accourt en ami attentif, pour s'apercevoir qu'il s'est fait jouer. :

*« (...) Tu feignais d'être malade, de rendre le dernier soupir, de désirer nous voir et nous dire adieu. (...) Je suis parti, extrêmement affligé de la chose: qu'y a-t-il en effet, pour moi de plus sublime que ta vie et de plus douloureux que ton départ de ce monde ? J'ai versé des torrents de larmes ; j'ai gémi; pour la première fois je me suis vu en ce moment dans un état qui n'est pas celui d'un philosophe. »*

On devine la mortification qu'il éprouva en découvrant la vérité, dont il gardera longtemps rancune à son ami.

Devenu évêque, Basile poursuit son combat contre les hérétiques ariens qui menacent l'Eglise de Cappadoce. Pour d'obscures raisons de stratégie ecclésiastique, il multiplie les sièges épiscopaux et imagine d'en attribuer un à Grégoire. Celui-ci s'en défend tant qu'il peut, mais l'ascendant de Basile est trop fort. Grégoire se retrouve évêque à son corps défendant, et évêque d'un « trou » perdu, Sasimes. Des quelques semaines qu'il passera dans cette bourgade, Grégoire gardera une répulsion insurmontable. C'en est trop : non content de se servir de son ami comme d'un pion, Basile l'a catapulté dans une bourgade infâme (lui qui rêve encore d'Athènes), alors qu'il occupe lui-même le siège le plus illustre de Cappadoce. Grégoire se lamente dans le Poème autobiographique qu'il compose à ce moment :

*« Que t'est-il donc arrivé? Comment, d'un seul coup,  
Nous as-tu ainsi rejeté? Au diable, les lois d'une amitié  
Qui a pour des amis ce genre de déférence.  
Nous étions hier des lions, mais aujourd'hui,  
Moi, je suis un singe, et pour toi, même un lion est peu de choses.  
Et si tu considérais de cette façon tous tes amis,  
... tu ne devais pas te conduire ainsi envers moi,  
moi que tu faisais passer avant eux en un temps,  
avant de trôner au-dessus des nuages et de tout regarder d'en haut. »*

Remâchant son amertume dans l'Eloge funèbre qu'il fera de son ami, Grégoire ira jusqu'à dire qu'à cette époque il eut l'impression d'avoir été « traité comme un accessoire » et se plaindra du « manque de loyauté dont (il fut alors )l'objet, dont le temps lui-même n'a pas effacé l'amertume. »

Les lettres que les deux amis échangent à cette occasion en disent long sur la crise profonde que subit leur amitié. Grégoire a des mots très durs envers Basile, mais c'est toute la souffrance d'un amour trahi qui s'exprime dans ses lettres :

*« ... Les plus modérés (disent) que tu nous as jeté de côté après t'être servi de nous, comme l'ustensile le plus vulgaire, le plus dénué de valeur, ou bien comme ces supports sur lesquels reposent les voûtes, et que l'on enlève et dont on ne fait aucun cas, quand l'édifice se tient!*

*(...)*

*Pour nous, nous retirerons de ton amitié ce seul avantage: ne pas se fier aux amis et ne rien préférer à Dieu. »*

Et pourtant, dans une autre lettre, l'année suivante, il a ces mots qui viennent du cœur :

*« J'ai toujours vu en toi le maître de ma vie, le docteur de ma foi et tout ce que l'on peut dire de beau; et je te vois tel encore présentement. Si quelqu'un vante tes mérites, il le fait certainement soit avec moi, soit après moi, tant je suis conquis par ta piété et tant je suis purement à toi. (...)*

*... Le plus grand bien de cette vie pour moi, c'est ton amitié et ton intimité. Tel je suis sur ce point, et tel je veux être.*

*(...)*

*(toi qui restes) presque comme la seule étincelle de la vérité et le seul principe de vie, tout l'entour étant la proie de l'hérésie. »*

Il est temps d'entendre le point de vue de Basile qui, touché par les lettres de Grégoire, finit par lui répondre. On devine dans la lettre que nous citons ici (l'une des six qu'il envoya à Grégoire, et la seule dans laquelle il exprime ses sentiments), comme un pressentiment de la séparation définitive qui interviendra quelques années plus tard :

*« Nous avons décidé de rendre notre amour pour toi plus fort que tout chagrin (...) et nous prions le Dieu saint que, pendant les jours ou les heures qui nous restent, nous conservions à ton égard les mêmes sentiments que par le passé, où nous avons conscience de n'avoir commis aucun manquement, ni léger ni grave. (...)*

*La cause du mal (...) c'est que nous n'avons jamais d'entrevue l'un avec l'autre. Si en vertu des anciennes conventions, en vertu aussi de la sollicitude que nous devons maintenant aux Eglises, nous passions ensemble la plus grande partie de l'année, nous ne donnerions pas*

*accès aux calomniateurs. Pour toi, si bon te semble, envoie-les promener, mais aussi permets qu'on te demande de partager nos fatigues dans la lutte qui nous est proposée, et de venir avec nous à la rencontre de l'homme qui est en guerre contre nous. Que tu te montres seulement et tu arrêteras son élan, ou bien tu dissiperas ceux qui s'entendent pour détruire la puissance de la patrie, quand tu leur auras fait connaître que c'est toi qui, par la grâce de Dieu, seras le chef de notre réunion, et tu fermeras la bouche à tous les hommes injustes qui profèrent contre Dieu l'iniquité. »*

Basile n'a donc pas conscience d'être fautif dans ses relations avec Grégoire. Au contraire, c'est la confiance absolue qu'il a en lui qui a guidé toute sa conduite, et il lui demande de ne pas se laisser troubler par ceux qui veulent les séparer, et de l'épauler fidèlement dans le combat contre les ennemis de l'Eglise. La lucidité de Basile — il attribue leur mésentente non à un défaut d'affection, mais à la séparation prolongée qui favorise les malentendus, et aux machinations de calomniateurs qui veulent les brouiller pour mieux affaiblir le parti orthodoxe — nous avertit de ne pas toujours prendre au premier degré les accusations de Grégoire.

Grégoire ne reste pas à Sasimes. Son père étant mort, il fuit à Séleucie d'Isaurie, le plus loin possible de Basile, qu'il craint désormais comme la peste, dans une communauté monastique où il pense trouver enfin la paix à laquelle il aspire. Mais voilà que l'empereur Théodose le choisit pour devenir évêque de Constantinople. Certes, c'est une promotion (juste retour des choses : il sera au-dessus de Basile dans la hiérarchie ecclésiastique). Mais Grégoire est ainsi fait qu'il ne peut se résoudre à accepter sans avoir consulté Basile.

Ce sera la dernière entrevue des deux amis. Après avoir reçu l'approbation de Basile, Grégoire prend la route de Constantinople, et c'est au cours de ce trajet qu'il apprendra la mort de son ami (379).

## **Relecture d'une amitié**

Nous connaissons les sentiments de Grégoire à l'annonce de la mort de Basile, par une lettre qu'il écrit à cette occasion à Grégoire de Nysse, le frère de son ami :

*« Il était encore réservé à ma misérable existence d'apprendre la mort de Basile et le départ de cette sainte âme, par lequel elle nous a quittés pour aller séjourner vers le Seigneur après s'y être préparée toute sa vie. »*

La sobriété de cette réaction n'est pas la marque d'une indifférence désabusée. Le choc est trop fort, Grégoire ne peut pas l'exprimer sur le moment. Il faudra trois ans, trois ans mouvementés au cours desquels il aura à batailler contre les ariens qui veulent reprendre le siège de Constantinople, et à présider un concile œcuménique, pour que la souffrance du deuil puisse s'exprimer. Durant ces trois années, Grégoire méditera l'histoire de son amitié avec Basile, et le Discours funèbre qu'il prononcera pour son ami en 382 sera, autant qu'un éloge du défunt, une longue relecture de cette amitié, de ses blessures et de sa douceur. Les plaies ne saignent plus, l'amertume est apaisée, Grégoire comprend combien son amitié trop passionnelle a pu gêner Basile dans la lourde tâche qui était la sienne.

*« ... qu'on me permette de dire, à la décharge de cet homme, que, doué de sentiments plus élevés que ne le comporte la condition humaine, ayant quitté les choses d'ici-bas avant d'être sorti de la vie, il subordonnait tout à l'Esprit et que, tout en sachant respecter l'amitié, il la méprisait seulement dans la circonstance où l'honneur de Dieu devait être préféré, et où ce que nous espérons devait passer avant ce qui est périssable.*

(...)

*Quant à moi, Grégoire, à moitié mort et amputé d'une moitié, arraché à cette grande union et traînant une vie douloureuse dont la course est brisée, comme il est naturel après une telle séparation, je ne sais où j'aboutirai privé de la direction d'un homme dont je reçois encore maintenant avertissements et corrections dans des visions nocturnes quand il m'arrive de m'écarter du devoir. »*

L'amitié entre Basile et Grégoire fut certes asymétrique, et il ne pouvait en être autrement au vu des caractères si opposés des deux hommes : Basile, homme d'action voué à sa tâche de serviteur du Christ et de l'Eglise ; Grégoire, poète à l'affectivité exacerbée, fragile et écorché vif. Si une lecture au premier degré nous fait prendre le parti de Grégoire et regretter l'apparente froideur de Basile, un peu de recul et de réflexion nous fait prendre conscience que l'attitude de ce dernier était peut-être la meilleure. Un psychanalyste n'aurait pas de mal à trouver, dans certaines formules de Grégoire — « une seule âme pour porter deux corps », voire « un corps coupé en deux », « un esprit unique au lieu de deux », ou même l'emploi, pour désigner leurs relations, du terme *sumphua* (que le traducteur rend par « fusion ») — la description transparente d'une relation fusionnelle. Si Basile s'était situé sur le même plan que Grégoire, il est à craindre que leur amitié ne se fût sabordée elle-même, comme on le voit d'amours trop passionnelles, ou tout au moins qu'elle n'eût pas donné les fruits que l'on connaît. En gardant une juste distance, condition essentielle pour sauvegarder leur amitié, en l'orientant vers l'amour du Christ et le service de l'Eglise, on peut penser que Basile a préservé sa liberté d'action et amené Grégoire à purifier sa sensibilité exacerbée. Grégoire a mis du temps à le comprendre, mais il semble que la patience de Basile ait eu raison de l'hypersensibilité de son ami et l'ait fait accéder, finalement, à l'amitié spirituelle, cet arbre dont la racine est en Dieu et les fruits dans l'amour du prochain. Plus qu'opposés, Basile et Grégoire se révèlent en effet complémentaires. A une époque où les chrétiens se déchiraient à propos de la Trinité et de la christologie, il fallait à la fois l'énergie de Basile, qui fut aussi bien le champion de l'orthodoxie que le grand administrateur et le défenseur des pauvres, et la délicatesse contemplative de Grégoire dont les écrits théologiques sont le fondement de la théologie orthodoxe ultérieure, lui qui reçut, au même titre que Jean l'évangéliste, le surnom de « Théologien ». On pourra ironiser sur la « tyrannie » que Basile exerça envers son ami. On ne saurait rester indifférent à la délicatesse de Grégoire qui, alors que les premiers orages se profilaient dans le ciel de leurs relations, écrivit un jour à son ami;

*« Il n'y a qu'un printemps parmi les saisons, un soleil parmi les astres, un ciel qui embrasse toute chose, une seule voix qui l'emporte sur tout: la tienne! »*

Marie-Hélène Congourdeau  
CNRS, Paris